

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLEGE JOLIETTE.

LA CHARITE FAIT LE CHRETIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. 1) Collège Joliette, P. Q., Lundi, 1er Janvier 1877. (N. 7)

SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

Esquisse Historique.

(SUITE.)

Deux ans après les triomphes de Taillebourg et de Saintes, Louis IX fut atteint d'une maladie violente qui fit trembler pour sa vie. De tous les points de la France s'élevèrent d'instantes supplications pour obtenir du Ciel la conservation des précieux jours de l'illustre malade. Au plus fort de ses souffrances, St. Louis tomba dans une léthargie si profonde que pendant plusieurs heures on crut qu'il avait cessé de vivre. Quand il reprit ses sens, il déclara à ceux qui l'entouraient que, durant sa maladie, il avait fait vœu de se croiser contre les infidèles si Dieu lui rendait la santé. La crise que le roi venait de traverser avait été décisive, il entra bientôt en pleine convalescence. Blanche et tous les grands du royaume s'efforcèrent en vain de le détourner de l'accomplissement de son projet ; aucune considération ne put ébranler la généreuse détermination du pieux monarque. Il s'occupa dès lors avec la plus grande activité des préparatifs de son expédition en Orient. Quatre ans s'écoulèrent ainsi et quand tout fut prêt, Louis IX remit de nouveau l'administration du royaume entre les mains de sa mère, Blanche de Castille, et s'embarqua avec une nombreuse armée à Aigues-Mortes.

Le saint roi avait résolu d'attaquer les Mahométans dans le centre même de leur empire, il fit donc voile vers l'Égypte et dirigea ses armes contre le sultan du Caire qui tenait alors Jérusalem sous sa puissance. Ce projet grandiose était digne de la profondeur de vues politiques du roi de France. La conquête de l'Égypte aurait porté un coup mortel à l'Islamisme ; c'est de là

que les ennemis de Christ lançaient ces armées innombrables qui, semblables à un fleuve dévastateur, couvraient la Terre-Sainte de ruines et de cendres fumantes.

Après une pénible traversée, la flotte française arriva en vue de la terre d'Égypte. Déjà l'approche de l'armée chrétienne avait été annoncée aux Musulmans par leurs croiseurs qui sillonnaient la Méditerranée. Lorsque les vaisseaux français parurent devant les bouches du Nil, le rivage de la mer était défendu par une armée mahométane, rempart redoutable hérissé de lances et de piques, prêt à vomir au loin une tempête de flèches meurtrières. Sans s'ébranler, Louis fit approcher les vaisseaux aussi près que possible de la côte. Incapable de contenir davantage l'ardeur des guerriers que la vue de ce flot de gloire électrisait le roi donna l'ordre de tenter immédiatement l'abordage. Il se jette à la mer, suivi d'une troupe de braves. Le bouclier au poing, il s'élança vers le rivage et entamant vigoureusement les lignes musulmanes, il enlève le premier pouce de terrain à la pointe de sa vaillante épée. Une lutte épouvantable s'engage ; la vague murmurante qui venait lentement expirer sur la grève, retourne à la haute mer, teinte de sang, abreuvée de carnage. Bondissant comme un lion, Louis se précipite au milieu des Mameluks saisis à la fois d'admiration et de terreur ; à chaque coup de sa pesante hache d'armes, un ennemi tombe pour ne plus se relever. Ecrasés sous les coups des croisés, les infidèles s'enfuient de toutes parts, laissant le champ de bataille jonché de leurs morts.

A la suite de cette victoire, l'armée chrétienne s'avança sur Damiette que les Mahométans avaient évacuée en toute hâte. St Louis prit possession de la place et rendit de solennelles actions de grâces au Dieu des armées à qui revenait toute la gloire de ce brillant succès. Après avoir donné quelque repos à ses troupes fatiguées, le roi de France reprit sa marche vers le Caire.

Il s'avancait dans l'intérieur de l'Égypte en cotoyant le Nil, pendant que sa flotte remontait le cours de ce fleuve et fournissait à l'armée les vivres dont elle avait besoin. Malgré les difficultés sans nombre qui s'amoncelaient sous les pas des guerriers chrétiens, malgré les attaques incessantes des bandes ennemies qui fondaient sur eux à l'improviste, les Croisés arrivèrent en bon état à la pointe qui sépare les deux bras du Nil. L'on apercevait sur la rive opposée l'armée musulmane massée en colonnes compactes et menaçantes. Il semblait impossible de forcer le passage du fleuve, lorsqu'un transfuge arabe indiqua un gué qu'on avait négligé de garder.

Le comte d'Artois, frère du roi, s'y engage aussitôt à la tête de la cavalerie et tombe sur le camp des Sarrasins. Surpris par cette attaque imprévue, les infidèles fuient de toutes parts. La victoire eût été complète si le comte d'Artois, emporté par sa fougueuse ardeur, ne se fût élancé à la poursuite des fuyards. Les musulmans, reconnaissant enfin le petit nombre de leurs ennemis et honteux de leur première frayeur, se rallient et présentent le combat au comte d'Artois et à ses quelques braves. Les chevaliers français frappent à droite et à gauche et se font un rempart des ennemis qu'ils immolent. La fureur des musulmans s'irrite à la vue de cette résistance meurtrière ; bondissant sur les cadavres sanglants de leurs frères d'armes, ils se précipitent par bandes nombreuses sur les intrépides croisés et leur portent de toutes parts des coups terribles. Épuisés de fatigue et couverts de blessures, les chevaliers tombent à leur tour. Les monceaux humains qui les environnent et expirent jusqu'au dernier sous l'implacable cimeterre des Sarrasins. En apprenant la nouvelle de ce sanglant échec, Louis lève les yeux au ciel et accepte son sacrifice en héros, en chrétien. Ce désastre fut bientôt suivi des plus affreux revers. Après la bataille, une foule de cadavres restèrent entassés sur les bords du Nil ; exposés aux ardeurs d'un soleil brûlant, ils répandirent dans le camp des chrétiens une infection dont les émanations mortelles engendrèrent la peste. Le fléau fit d'effroyables ravages dans les rangs de l'armée française. De plus, les Mameluks ayant coupé toute communication entre le camp et Damiette, les Croisés se trouvèrent en quelques jours réduits à la plus affreuse disette. Le roi fut à son tour attaqué par la maladie et l'on se vit obligé de suspendre la retraite qui commençait à peine à s'effectuer. Incapable de résister davantage aux attaques continuelles des Sarrasins, Louis fut fait prisonnier avec ses deux frères et les principaux chefs, l'armée tout entière fut obligée de se rendre aux infidèles.

Durant sa captivité, Saint Louis se montra aussi grand

que sur le trône ; c'est même dans les fers, peut-on dire, que se révéla toute la grandeur de son âme. Pâle et affaibli, il lisait tous les jours le bréviaire et priait presque continuellement. Le sultan lui offrit plusieurs fois la liberté, mais à des conditions qu'un roi de France ne pouvait accepter. Louis les repoussait non avec cette arrogance hautaine qui irrite un ennemi, mais avec une dignité calme qui commande le respect. "C'est le plus fier chrétien que nous ayons vu" disaient dans leur admiration les infidèles. Toutefois, voulant délivrer ses sujets de la dure captivité qu'ils subissaient, Saint Louis offrit au Sultan, pour leur rachat un million de besants d'or et Damiette pour sa personne. Le prince mahométan y consentit et Louis IX, après avoir payé une partie de la rançon, fut mis en liberté avec ses sujets.

Le pieux monarque passa aussitôt en Palestine où il s'occupa à fortifier un grand nombre de villes et à travailler activement à la délivrance de Jérusalem. Il y serait peut-être parvenu, si la mort de sa mère Blanche ne lui eût fait un devoir de retourner en France. Il s'embarqua à St. Jean d'Acre et, après un pénible voyage, il aborda sur les côtes de son royaume. Le peuple, transporté d'allégresse en revoyant son prince, se portait en foule sur son chemin et témoignait son respect et son amour par des acclamations enthousiastes.

Aussitôt après son retour, Saint Louis s'occupa avec le plus grand soin du bonheur de son peuple. Il s'entoura d'hommes vertueux et amis de la justice, et s'efforça de réparer les fautes qui s'étaient glissées dans l'administration pendant son absence. Doutant de la légitimité de certaines conquêtes de Philippe-Auguste, Saint Louis remit à Henri III une grande partie des terres enlevées aux Anglais. C'est ainsi qu'en réparant les fautes de ses prédécesseurs, Louis IX s'attirait non seulement la vénération de son peuple, mais encore l'amitié des monarques voisins qui, plus d'une fois, le choisirent pour arbitre de leurs différends.

JOSEPH THÉRIAULT—RHÉTORIQUE.

(A continuer.)

L'ART CONTEMPORAIN.

On a dit que la richesse des peuples, semblable à l'aube d'un jour radieux, a précédé partout leur réveil artistique, et a toujours semblé indispensable au développement des plus merveilleux génies. Il serait aussi dangereux qu'injuste de donner à cette appréciation un caractère trop absolu, car la même cause, susceptible de produire tels effets, peut, dans certaines circonstances qui en modi-

fient la nature, provoquer des effets tout contraires. Certes, la civilisation des XIV^e et XV^e siècles, n'était pas comparable à la nôtre ; cependant, tout dépourvus qu'ils aient été des précieux éléments du progrès moderne, les artistes contemporains d'une époque si arriérée n'en répandaient pas moins à profusion, sur le monde entier, les inappréciables chefs-d'œuvre qui désespèrent encore les maîtres d'aujourd'hui.

Comment donc expliquer l'abîme qui nous en sépare ? Par cela seul que, s'il est juste d'attribuer à la prospérité d'un peuple une part considérable dans le progrès des arts, il n'est pas moins exact de dire que l'excès des richesses amenant la décadence des mœurs, entraîne avec elle la mort du spiritualisme qui vivifie tout, et par suite, la dépravation du goût. Il a passé dans notre siècle un souffle aride et desséchant qui a poussé l'art jusque sur le penchant d'un abîme dont une seule chose peut le sauver, c'est le retour aux sources vives auxquelles se fortifiaient les anciens. Autrefois l'art était saint et respecté ; comme un dieu redoutable et charmant, il se cachait dans les arcanes du temple, et nul mortel indigne, de peur de tomber foudroyé, n'eût osé frapper à ses portes mystérieuses. Depuis lors, hélas ! le temple a été profané, la foule s'y est précipitée bruyante, et l'art, descendu de son trône, fait songer tristement à sa grandeur passée. C'est que ces papes, ces rois, ces moines dont on a tant médité, n'avaient pas, à tout prendre, un goût facile à abuser. Protecteurs des arts, ils savaient découvert le vrai mérite et le faire sortir, éclatant, de son obscurité native ; ils savaient aussi, par un juste dédain, décourager dans leurs germes les prétentions injustifiées. De nos jours, au contraire, où tant de millionnaires de la veille couloient les indigents du lendemain, où la recherche du luxe et de la sensualité païenne préoccupe avant tout les esprits et les cœurs, combien veulent parler d'art qui ne s'y connaissent guère ! combien qui, dépourvus de tout sens idéal, ne suivent en esthétique d'autre règle que la mode ! Autres temps, autres mœurs.

La vulgarisation de l'art, aidée par la trop rapide extension du bien-être matériel, l'a vraiment dépouillé de son caractère sacré, et, en l'abandonnant démocratiquement à la merci de tous, y compris des profanes, elle en a, par le fait, avili la majesté.

L'art se débat actuellement dans les convulsions d'une crise dangereuse, dont la cause peut être attribuée à la profanation qui en a été faite par la foule ignorante. Autrefois, il y avait un goût unique, *le goût*. A présent, nous en avons plusieurs, et depuis si longtemps qu'on exploite cette maxime : " Des goûts et des couleurs il ne faut disputer, " il a poussé sur ce fatal adage tant de théories monstrueuses, qu'on a pu, à bon droit, se demander maintes fois vers quel chaos nous nous précipitons. Pour le moment, nul n'est assez aveugle pour méconnaître la supériorité des chefs-d'œuvre anciens. Un temps viendra peut-être où, le faux art nous débordant, notre goût s'en trouvera si vicié et corrompu, que nous n'aurons plus même le mérite de cette humilité, ni la force de rompre résolument avec toutes nos erreurs, en reconnaissant qu'il n'est

plus de salut pour l'art véritable que dans un retour sincère aux saines traditions du passé.

Excursion dans l'Illinois.

(Suite.)

Cependant le temps de halte, que nous avait concédé le règlement des chemins de fer, touchait à son terme. Il fallut bien nous arracher à notre contemplation muette et reprendre nos places dans les chars. A l'heure où l'ouvrier, réconforté par le repas du midi, retourne à son travail, le train sortit de la gare de Toronto. Le luxe somptueux des chars nous parut terne et pâle en comparaison des richesses éblouissantes qu'épalaient les campagnes. Que sont ces décorations délicates, ces lambris dorés, à côté des magnificences de la grande nature ? Nos regards avides plongeaient avec délices au milieu de ces champs dont une légère brise ondulait la chevelure dorée, au milieu de ces plaines immenses dont les teintes variées s'harmonisaient au loin avec les vapeurs de l'horizon.

Les heures fuyaient rapides comme notre course. Déjà nous touchions aux confins du Canada. Dans ma naïve inexpérience, je m'étais plus d'une fois demandé comment nous traverserions la rivière Ste Claire, qui réunit le lac Huron au lac Erié. Mon imagination m'avait représenté ce passage comme hérissé de difficultés et devant offrir des dangers sérieux. Je fus en même temps, trompé et rassuré. La manoeuvre fut si habile qu'elle s'exécuta pour ainsi dire à mon insu. Le train tout entier, emporté sur le pont flottant d'un vapeur, avait atteint le milieu de la rivière, avant que je m'en fusse bien rendu compte. A 8 heures du soir, nous fûmes déposés sur le territoire américain, prêts à reprendre notre course. O industrie humaine, tu accomplis des prodiges ! Grâce à tes merveilleuses conquêtes, les distances n'existent plus que de nom, les montagnes dociles te laissent déchirer leurs flancs, les mers soumises te permettent d'explorer la profondeur de leurs abîmes, les fleuves, les rivières, les lacs subjugués ne tentent plus d'opposer une résistance inutile à tes investigations savantes, à ta marche victorieuse. Ta puissance est grande, mais garde-toi de courber ton front devant cette matière que tu as domptée. Au dessus d'elle existe Celui pour qui la création des mondes fut un jeu. A Lui seul reviennent l'honneur et la gloire de tes immortelles découvertes.

En quittant le Canada pour entrer dans la grande république américaine, j'éprouvai une véritable émotion. Voyageur de fraîche date, je franchissais pour la première fois les limites de la patrie, touriste d'occasion, je pénétrais dans un pays que je n'avais entrevu jusqu'alors que dans un lointain nébuleux. Chose singulière, ma montre, comme si une sympathie secrète l'eût initiée au trouble de mes sentiments, s'était arrêtée tout-à-coup au beau milieu de la rivière Ste

Chaire sans qu'aucune cause visible pût expliquer ce mystère.

Je commentais encore ce phénomène, cherchant à y découvrir les traces d'une affinité mystérieuse entre l'esprit et la matière, quand le sifflet puissant de la locomotive donna le signal du départ.

Le jour était sur son déclin et ma galte, qui s'était maintenue parfaite pendant tout le jour, me parut disparaître aussi rapidement que le soleil dont le disque empourpre dorait au loin la cime des montagnes. Je commençais, non sans un ennui prononcé, une seconde nuit dans les chars. Le souffle poétique, qui m'avait soutenu tout le jour, s'évanouit soudain. Le confort irréprochable qui m'entourait et les mille raffinements que le sybaritisme américain étale dans les chars, ne me parurent pas valoir une modeste chambre et l'un de ces bons lits canadiens qui triomphent de la fatigue la plus opiniâtre.

Vers 10 heures, nous passâmes à un mille de Detroit. J'aurais aimé à jeter en courant un regard sur cette belle et florissante cité dont l'origine est toute canadienne, mais les ténèbres, qui étaient devenues compactes, me refusèrent obstinément cette légitime satisfaction. Pendant toute la nuit la vapeur dévora l'espace et nous entraîna, dans une course effrénée, à travers des villes et des villages dont je pus à peine connaître le nom.

Lorsque le jour parut, nous étions dans un pays presque inculte et dont l'aspect triste et dénudé n'était pas de nature à dissiper les impressions fâcheuses de la nuit. Vers 7 heures, la scène changea tout-à-coup. Nous aperçûmes au loin l'immense surface du lac Michigan. En quelques bonds nous touchâmes à ses bords et, peu d'instants après, le monstre qui nous traînait exhala un cri joyeux, lança des flots d'âcre fumée et arrêta sa course furibonde. Nous entrions dans la gare de Chicago.

Me voilà donc arrivé à Chicago, l'opulente reine de l'Ouest ! Cette grande et riche cité, qui compte aujourd'hui 430,000 âmes, dont 150,000 catholiques, n'a guère plus que l'âge de Joliette. J'ai rencontré à Bourbonnais un citoyen, nommé Levasseur, qui a vu Chicago *composé d'une seule maison*. On lui offrit, dans le temps, pour la valeur d'un cheval, 80 acres dans la partie la plus centrale de la ville actuelle. Il refusa le marché et il semblait avoir raison, car Dieu seul pouvait prévoir qu'au milieu de ces marécages fétides, viendrait s'asseoir la brillante capitale de l'Illinois. Le nom adopté par la grande cité qui fait aujourd'hui l'orgueil de l'industrie américaine, rappelle son origine, Chicago, dans la langue des sauvages, signifie *puant*.

En descendant des chars, je me séparai de deux amis canadiens, dont la société m'avait charmé pendant tout le voyage. Ils se rendaient dans le Wisconsin. Après leur départ, j'éprouvai pour la première fois l'ennui de l'isolement dans un pays étranger. Je me consolai bientôt de cette peine par l'espérance de revoir d'autres compatriotes.

J. E. L.

(A continuer.)

Gloria in Excelsis Deo.

Puissent les accents languissants de ma voix se noyer dans les ondes pures d'un saint enthousiasme ; puissent-ils, changés en accords puissants, remuer la fibre délicate et religieuse du cœur catholique et redire dignement le bonheur du grand jour de Noël !

Lorsque nous nous reportons par la pensée au delà des âges chrétiens, un spectacle effrayant frappe nos regards. Une nuit profonde, pleine d'une mystérieuse horreur, semblable au pôle funèbre dont les lugubres replis dissimulent l'aspect d'une tombe, enveloppe la terre des ténèbres les plus épaisses.

Sur toute la surface du monde connu, l'idolâtrie règne en maîtresse absolue, en despote. Son sceptre lourd et grossier courbe la tête couronnée des rois et bêche le malheureux qui porte sur son front l'ignominieux cachet de l'esclavage et le stigmate avilissant du paganisme. Triste et déchu de sa grandeur originelle, le ROI DE LA CRÉATION traîne avec effort, dans la fange d'une existence dégradée, la double chaîne qu'il trouva au pied de son berceau. Seule la pâle mort peut, d'un coup de sa faux tranchante, briser le cercle de tortures dans lequel il se retourne avec désespoir.

Dès les premiers jours du monde, à peine l'homme prévaricateur avait-il trempé ses lèvres coupables dans la coupe empoisonnée du plaisir défendu, que, touché du malheur de sa créature rebelle, Dieu lui fit entrevoir des jours meilleurs. A divers intervalles, des âtres privilégiés, auxquels l'avenir semblait avoir dévoilé ses secrets, prophétisèrent avec la plus exacte précision la délivrance de l'humanité. Un peuple entier, choisi entre toutes les nations, ne cessa de soupirer après l'époque fortunée qui devait enfanter le Rédempteur.

Quelle joie indicible dut agiter, dans la poussière de leurs tombeaux, ces patriarches et ces prophètes de l'Ancienne Loi, lorsque, après l'accomplissement des temps, leur anxieuse attente fut enfin satisfaite !

Le Messie parut, aussitôt tout change : les chaînes séculaires qui rivaient l'humanité à une honteuse servitude, se brisent et tombent ; l'aurore éblouissante de la liberté se lève pour les enfants des hommes ; le culte du vrai Dieu, comme un phare lumineux qui projette une lucide conductrice sur les vagues courroucées, resplendit sur le monde et refoule à jamais les ombres de l'erreur.

Fils du Très-Haut, siégeant sur un trône magnifique aux côtés de son Père, Jésus daigne descendre sur

cette terre, jetée dans l'espace pour être l'escabeau de ses pieds. Roi des cieux, il vient reposer son auguste tête, ceinte d'une auréole éternelle de gloire, sur quelques brins de paille ; il se couche, à peine couvert de misérables langes, dans la crèche d'une étable ouverte de toutes parts au souffle glacé du vent d'hiver !

Dans la nuit mémorable où s'accomplit le plus grand des mystères, la harpe retentissante des Séraphins fit entendre ses plus mélodieux concerts et inonda les portiques du divin empire des flots d'une harmonie céleste.

L'ange tentateur, environné de son infernale cohorte, tressaillant d'effroi, jeta un épouvantable cri de rage, qui, pareil aux éclats sinistres de la foudre, roula sous les voûtes enfumées de son noir palais. Insatiable vautour, contraint de lâcher la proie palpitante qu'il meurtrissait dans ses serres cruelles, son œil dut lancer un éclair de haine dans la mer de feu dont les vagues bouillonnantes, bruissent et s'agitent sans relâche autour de lui. L'enfer était vaincu, le ciel triomphait !

Plus de dix-huit siècles se sont succédés depuis l'heure bénie où l'humble berceau de Bethléem vint accomplir la plus grande merveille des temps, et la scène de la naissance du Sauveur, à la fois si grandiose et si touchante, reproduite dans nos temples, excite toujours l'admiration et attendrit les cœurs des mortels. Des concerts d'hommages, des cantiques de joie, des hymnes de reconnaissance s'élèvent de tous les points du globe vers le trône de l'Éternel. Gravé en caractères indélébiles dans le cœur des peuples, le souvenir de ce grand événement vivra autant que le monde.

Oui, chaque année, à l'époque des frimas, lorsque l'hiver a remplacé le vert tapis des champs par un blanc linceuil ondulant sur la plaine, une fête nocturne et solennelle entre toutes vient dilater le cœur du chrétien et rasséréner son front assombri. L'airain sacré, réveillant les échos endormis, jette dans la nuit une douce mélodie qui, portée par la rafale, va mourir dans le lointain. Une multitude pieuse et recueillie se presse dans les temples de Dieu, les brillantes illuminations, emblèmes de joie et d'espérance, le disputent en nombre à la multiplicité des étoiles qui, semblables à des rubis étincelants sur un voile d'azur, tremblent à la voûte des cieux. Le flambeau de la foi, vacillant au souffle impétueux de la tempête, se rallume au foyer de l'amour divin, d'innombrables convives entourent la table sainte, un cri universel de reconnaissance s'échappe de toutes les poitrines, la crèche de l'Enfant-Dieu, comme un aimant irrésistible, attire tous les cœurs, la pure et suave poésie qui rayonne de ce berceau divin, inonde les âmes fidèles d'enivrantes délices.

HENRI FLAMAND—PHILOSOPHIE.

1877.

Le *Cercle Littéraire*, dans sa séance du 28 Décembre, a adopté, par acclamation, la motion suivante, proposée par M. Joseph Laporte, Président, secondé par M. Sylvestre Sylvestre :

“ L'ACADÉMIE ST. ETIENNE, interprète autorisé des sentiments de tous les élèves, souhaite, par l'intermédiaire de la VOIX DE L'ECOLIER, une bonne et heureuse année aux anciens élèves et à tous les amis du Collège Joliette.”

INFORMATIONS DIVERSES.

Notre Chapelle vient d'être enrichie de l'une des plus précieuses faveurs qui puissent sortir des trésors de l'Église. En vertu d'un Indult particulier, daté du 12 Novembre 1876 et émané de la Sacrée Congrégation de la Propagande, sur l'ordre du Souverain-Pontife, la Chapelle du Collège Joliette jouira à perpétuité du privilège insigne de l'Indulgence du *Saint-Pardon* ou de la *Portioncule*. C'est la première fois, à notre connaissance, qu'une semblable faveur est accordée dans notre pays à un sanctuaire privé. Nous en sommes redevables au zèle du Révd. Père Beaudry qui, dans son court passage à Rome, fit à ce sujet les démarches nécessaires.

L'Indulgence plénière de la Portioncule a une origine merveilleuse. Elle fut demandée par l'illustre François d'Assise à Jésus-Christ lui-même qui lui apparaissait dans une vision. Le Fils de Dieu exauça la prière de son grand serviteur et l'Indulgence, confirmée par le pape Honorius III, fut solennellement publiée dans l'Église de Ste. Marie des Anges ou de la Portioncule, à Assise, le 1er Août de l'année 1223.

Cette Indulgence a ceci de particulier, qu'on peut la gagner *toties quoties*, c'est-à-dire *autant de fois* qu'on visitera, avec l'intention requise, l'Église de la Portioncule ou toute autre église ou chapelle jouissant du privilège, à partir du 1er Août, à midi, jusqu'au 2 Août inclus au soir. A la visite et aux prières faites aux intentions du Souverain-Pontife, il est indispensable d'ajouter la confession et la communion. Le pape Innocent XI, par un Bref du 22 Janvier 1689, rendit l'Indulgence de la Portioncule applicable aux fidèles défunts.

La pièce authentique, qui a notifié au Collège l'octroi de ce précieux avantage spirituel, sera encadrée et exposée à la Chapelle.

Nous recevons de la part de plusieurs de nos abonnés des plaintes sur la manière irrégulière dont la *Voix de l'Écolier* leur parvient. Le soin scrupuleux que nous apportons à l'expédition du journal, nous permet d'affirmer que les irrégularités qu'on nous signale ne nous sont nullement imputables. Nous prions nos correspondants de vouloir bien adresser leurs réclamations aux Maîtres de Poste de leurs localités respectives.

Plusieurs Ecclésiastiques appartenant au personnel du Collège ont fait partie de la nombreuse ordination qui a eu lieu à Montréal le 23 Décembre. MM A Lapalme, J Archambault et J J McCusker ont reçu l'ordination sacerdotale. Mr L Pineault a reçu les ordres du sous-diaconat et du diaconat. MM B A Plunkett et W S Kelly ont été minorés ; M Ths F O Gara a reçu la tonsure.

Le Rév M McCusker a chanté la messe à la Chapelle du Collège le jour de Noël. Le Rév Mr Lapalme continuera à enseigner au Collège.

On connaît les efforts qui ne cessent d'être faits pour élever le niveau des études au Collège Joliette. Une innovation très-utile vient encore d'être introduite dans le cours latin. Des leçons semi-quotidiennes de littérature sont données, depuis les vacances, dans la classe de Méthode.

Ainsi que nos lecteurs l'ont vu plus haut, le *Cercle Littéraire du Collège Joliette* a substitué à son ancien titre celui de *Académie St. Etienne*. Ce changement de dénomination a été adopté dans la séance du 21 Décembre, à la suite d'une motion proposée par M Joseph Laporte, Président. L'Académie a choisi pour patron St Etienne, le proto-martyr, en mémoire du Rév Père Etienne Champagneur, le vénéré fondateur de l'Institut des Clercs de St Viateur en Canada. Nous applaudissons à cette heureuse idée.

LISTE DU 24 DECEMBRE.
Cours Latin.

| | | |
|-----------------------------|-----------|---|
| <i>Rhétorique</i> | 1er..... | J. Thériault, Joliette |
| <i>Belles-Lettres</i> | 1ers..... | A Renaud et Chs DeLanaudière, Joliette..... |
| <i>Méthode</i> | 1er..... | J. Landry, St. Ambroise |
| <i>Eléments</i> | 1er..... | E Perreault,Joliette |

Cours Commercial.

| | | |
|---------------------------|---------------------------------|-------------------------------------|
| <i>Syntaxe</i> ... | 1er. Div. | Fr... 1er... J. Roy, Berthier |
| | | Ang 1er... F. Champagne, Middlebury |
| | 2e. Div. | Fr... 1er... F X Brûlé... St Didace |
| | | Ang 1er... J. Hébert,.....Joliette |
| <i>Eléments</i> | Fr... 1er... A. Provost,..... " | |
| | Ang 1er... T. Kelly,..... " | |
| <i>Préparatoire</i> | 1er... | R Boulet,..... " |

La proclamation des noms des élèves dont la conduite a été EXCELLENTE pendant le mois de Décembre, s'est faite par anticipation le 27 du mois dernier, afin de permet-

tre aux élèves de joindre cette bonne nouvelle aux souhaits qu'ils adressent à leurs familles à l'occasion du jour de l'an. La liste sera publiée dans notre prochain numéro ; elle compte 99 noms.

Tout en dédaignant les réclames retentissantes, nous ne nous opposons nullement à la propagande privée et active que nos amis pourraient faire en faveur de notre œuvre. Nous avons lieu de croire, que beaucoup d'anciens élèves ignorent encore aujourd'hui l'apparition de la *Voix de l'Écolier*. Il en est d'autres dont l'adresse nous est inconnue et auxquels, pour ce motif, nous n'avons pu envoyer le journal. Nous comptons sur la bienveillante coopération de nos abonnés pour étendre la circulation de la *Voix de l'Écolier* en lui conservant, autant que possible, le caractère de journal spécial qui lui a été attribué lors de sa fondation.

Bulletin de la Politique Generale.

On possède aujourd'hui des renseignements assez complets sur les réunions préliminaires des représentants des puissances médiatrices à Constantinople. Une entente paraît être établie et un grand pas semble fait vers la paix. La Russie, qui avait d'abord exigé, comme garantie, l'occupation de la Bulgarie par ses armées, s'est, dit-on, ralliée à l'idée émise par la France et par l'Italie, de faire appuyer les décisions de la Conférence par un corps de troupes fourni par une puissance neutre, la Roumanie ou la Belgique.

La Turquie, de son côté, sans avoir jusqu'ici fait connaître d'une manière officielle sa décision, semble peu disposé à admettre une occupation étrangère, si déguisée qu'elle puisse être. La nouvelle Constitution de l'empire ottoman a été promulguée avec grande solennité le 23 Décembre et Midhat-Pacha, homme énergique et ennemi déclaré de l'intervention étrangère a été nommé Grand-Vizir.

L'œuvre que la diplomatie poursuit en ce moment est fatalement destinée à n'être que temporaire, la question d'Orient devra être, tôt ou tard, résolue par les armes.

Il est aujourd'hui certain que l'Allemagne ne figurera pas officiellement à l'exposition internationale de Paris en 1878. On croit que le motif invoqué de cette abstention doit être cherché dans la situation très-peu prospère de l'industrie allemande. A l'exposition de Philadelphie, la Prusse a été placée sous ce rapport après toutes les autres nations.

Depuis le 16 Décembre jusqu'au 29 du même mois, les Messieurs dont les noms suivent nous ont fait parvenir le montant de leur abonnement :

Le Rév. M. J. L. Guudet, St. Hippolyte ; M. M. W. Scallen Ec. Av. Montréal ; S. Béliveau, St Gabriel ; C. Labrèche, Joliette. F. Holt et S. Kelly élèves au Collège Joliette. Nous avons également reçu les abonnements du Collège St Viateur à Bourbonnais Grove Ill. et de l'Académie St Joseph de Berthier.

LE
ROBINSON D'EAU
DOUCHE.

—
CHAPITRE II.

La Passerelle.

Ma mère avait raison : j'étais un enfant terrible dont il fallait refrener les passions naissantes. Je ne tardai pas à abuser de la permission qui m'avait été donnée de jouer seul et en liberté dans le parc. Un des deux cygnes de la pièce d'eau mourut d'indigestion à la suite des poignées de ble noir et de ble d'Espagne que je lui prodiguais. Deux magnifiques faisans, l'otoguel de la volière, périrent frappés à la tête d'un caillou lancé par une main aussi sûre qu'inconnue. Effarouchés par mes nombreuses et bruyantes visites, les pigeons désertaient l'un après l'autre le colombier. Autre fait plus grave : aidé d'Antoine, appelé par signes dans le parc, j'enlevai la très légère passerelle sur laquelle on franchit le ruisseau factice qui va de l'étang au petit bassin. Ce bel exploit accompli, nous nous cachâmes, Antoine et moi, dans un massif voisin, pour voir ce qui arriverait.

La mère d'Antoine lui avait recommandé expressément de m'appeler "Monsieur," et moi j'exigeais qu'il me tutoyait. Antoine obéissait à sa mère et à moi, ce qui lui mettait dans la bouche un langage assez baroque.

— Monsieur Georges, me dit-il lorsque nous fûmes dans le massif, j'ai fait mal en taidant à ôter la passerelle.

— N'ait pas peur, je prends tout sur moi.

— C'est égal monsieur Georges, je crois que nous avons eu tort. Veux-tu que j'aille remettre à sa place, la petite planche ?

— Je te le défends ! répondis-je en lui serrant fortement le bras.

Je venais d'entendre le bruit des pas d'un homme. Quelqu'un se dirigeait vers la passerelle. Quoiqu'il n'eût qu'un an de plus que moi, le fils du jardinier de Puyjoubert avait beaucoup plus de raison et de sens pratique. Je le vis ouvrir la bouche : il allait crier et avertir de l'absence de la passerelle. C'était trop tard. Le passant avait mis les deux pieds dans le vidé et était tombé dans le ruisseau. Je poussai un éclat de rire auquel répondit, comme un écho, un cri de douleur.

— Ah ! monsieur Georges, qu'avons-nous fait ? me dit Antoine. Cet homme est peut-être mort.

— Sauve-toi, lui répondis-je ; je réponds de tout.

La peur fut, cette fois, plus forte que l'amitié. Antoine quitta le massif et prit la course, non vers la porte du parc, mais dans la direction d'une petite brèche du mur, brèche qu'il connaissait pour m'avoir aidé à l'agrandir.

En conseillant au petit paysan de fuir, je cétais, je le dis en toute simplicité, à la bonté naturelle de mon cœur

et au caractère chevaleresque des Puyjoubert. Je voulais être seul à subir les reproches de ma mère et les châtimens de la justice.

Ma faute ne me paraissait plus maintenant une peccadille, mais un crime punissable au moins de l'amende et de la prison.

Je ne m'exagérais pas trop la gravité du cas. Il est certain que si j'avais eu seize ou dix-huit ans, au lieu de dix, j'aurais fait connaissance avec la gendarmerie et M. le juge d'instruction.

Le passant tombé dans le ruisseau n'était autre que Ganivet, le facteur rural, qui prenait d'ordinaire, afin de raccourcir son trajet, le chemin de la passerelle.

Outre un bain forcé, et partant peu salubre, Ganivet se fit quelques contusions et une entorse au pied droit. Il fallut beaucoup de bonnes paroles de ma mère et un billet de banque de mille francs pour guérir ses blessures.

Une affaire plus difficile à arranger, fut l'avarie éprouvée par la correspondance du facteur. L'eau, en pénétrant dans le sac aux lettres, avait mouillé la plupart des papiers qu'il contenait. Ma mère dut aller exprès elle-même à Bourges s'excuser auprès de M. le directeur de la poste. Ce fonctionnaire répondit qu'il avait déjà déferé le délit à ses supérieurs hiérarchiques, et qu'il n'y avait qu'à attendre la réponse. J'attendis un mois, pendant lequel la menace de la prison resta suspendue au-dessus de ma tête comme une épée de Damocles. Enfin, grâce à quelques protecteurs que ma mère avait à Paris, l'administration des postes voulut bien passer l'éponge sur l'offense faite à son facteur et à ses correspondances.

Il ne fut pas aussi facile de calmer le *Patriote Berrichon*. Ce journal démocratique, connu par sa haine pour le clergé, la noblesse et la bourgeoisie non républicaine, saisit aux cheveux l'occasion qui lui était offerte de déclamer contre l'aristocratie. Le déplacement de la passerelle fut dépeint comme un horrible guet-apens. J'aurais fait dérailler tout un train et causé la mort de cent voyageurs, que le *Patriote Berrichon* n'eût pas été plus fort. Pendant quinze jours, il ne fut question dans ses colonnes que de la méchanceté précoce du jeune Puyjoubert lequel d'ailleurs chassait la race, puisque ses ancêtres avaient été des tyrans de la pire espèce. Notez qu'à dix lieux de notre château, le pays est couvert des bienfaits de ma famille.

La *Voix de l'Auvergne* ayant voulu prendre ma défense et celle de la noblesse française et moderne, des flots d'encre coulèrent.

Ma pauvre mère, dont la santé était habituellement faible, tomba malade des chagrins et de l'ennui que lui causèrent cette déplorable affaire. Je promis à Dieu, à mon confesseur et à ma mère de me corriger. Cette promesse aussi sincère que mes larmes étaient amères et abondantes, fut tenue pendant trois grandes semaines. Il est vrai qu'il m'eût été difficile de faire des sottises, surveillé comme je l'étais par deux domestiques qui ne me quittaient pas plus que mon ombre.

Ma mère rétablie, je ne crus pas violer mes promesses en faisant tenir à Antoine un billet dans lequel je lui disais que

je m'ennuyais à la mort, et qu'il eût à pénétrer dans le parc par la brèche, avec tous les ustensiles nécessaires à une belle pêche aux écrevisses.

J'étais las des volières aux grilles dorées, des cygnes, des paons et des poissons aux trois quarts apprivoisés de la pièce d'eau.

Antoine n'avait rien à me refuser. Il franchit donc le mur à l'endroit faible ; malheureusement, ce fut au moment où Nicolas le cocher faisait sa promenade de l'après-midi. Nicolas était un brutal. J'entendis des cris de douleur tels que doit en pousser un pauvre garçon auquel on tire les oreilles jusqu'au sang.

"Maître Nicolas, dis-je à part moi, je vous revaudrai ça un jour."

En attendant, il fallut feindre de ne rien comprendre et continuer d'écrire, sous la dictée de ma mère, je ne sais quelle page où il était question des participes présents et passés. Oh les participes ! Est-il possible de passer sa vie à ces fadaises ennuyeuses lorsque le soleil brille, que l'herbe verdoie, que les oiseaux chantent, que les papillons volent, que mille insectes bourdonnent, et que vous êtes attendus par un brave garçon qui a préparé une superbe partie de pêche ?

CHAPITRE III.

Excursions charitables et autres.

Jamais entorse ne fut aussi longue à guérir et ne demanda autant de soins et de remèdes que celle de Ganivet, le facteur. Un an après sa chute dans le ruisseau il boitait encore. A la vérité de mauvaises langues assuraient que cette infirmité était factice et destinée à tirer de ma mère de nouveaux secours en argent. Quoi qu'il en soit, la conduite de Ganivet en entretenant et perpétuant le souvenir de ma faute, attirait sur ma tête tout autre chose que des bénédictions.

Je passais dans tout le pays pour un monstre d'enfant.

Le bruit de ma mauvaise réputation arriva jusqu'aux oreilles de ma mère. C'est ce qui lui fit prendre, je crois, la résolution de me mener avec elle dans les nombreuses visites charitables qu'elle faisait aux pauvres, aux malades et aux infirmes de la commune de Puyjoubert.

Je ne pense pas me tromper en estimant à la cinquième partie de son revenu ce que ma mère dépensait en aumônes ; écoles à construire ; églises à réparer, bibliothèques paroissiales, dispensaires, loteries, souscriptions, elle donnait à toutes les bonnes œuvres son obole, c'est-à-dire sa pièce d'or. La générosité et la charité de Mme de Puyjoubert était si manifestes, que le *Patriote Hérichon* lui-même ne put s'empêcher un jour de la reconnaître et de la glorifier dans ses colonnes.

Plus d'une fois le docteur Desourteaux me pinça l'oreille en disant :

— Comment, étant fils d'une telle mère t'arranges-tu pour n'être pas plus sage ?

(A continuer.)

Maisons Recommandées A JOLIETTE.

Collège Joliette.

PRIX DE LA PENSION.

| | |
|--------------------------------|----------|
| Demi pensionnaires..... | \$ 20.00 |
| PENSIONNAIRES. | |
| Enseignement et pension..... | 100.00 |
| Lit, lavage, raccommodage..... | 18.00 |
| Usage d'un pupitre..... | 1.00 |
| Leçons et usage du piano..... | 20.00 |

CAMILLE LABRECHE, — Marchandises Sèches, — Bloc-Fisk, Place-Lavaltrie, Joliette.

J. ULRIC FOUCHER, Marchand de *Pianos, Harmoniums, Moulins à Coudre*, etc., Rue Notre Dame, JOLIETTE.

N. L. CHARLAND, Tailleur, Vis-à-vis le Bureau et Residence de B. Veana et D. Desormiers, Ecr., Notaires, Joliette.

A. DELISLE, Libraire et Relieur, Place-Bourget, près le Bureau du Télégraphe, Joliette.

C. H. B. LEPROHON, Agent pour les "ASSURANCE AGRICOLE DU CANADA" (Contre le Feu et le Tonnerre) et "LA ROYALE CANADIENNE" (Assurance contre le Feu) JOLIETTE.

N. B. — M. Leprohon vendra aux conditions les plus faciles : Chaux, Pierre, Sable.

C. P. CHARLAND, Avocat, Bureau : — Fisk's Block — Porte No. 1 — Joliette

M. CHARLAND suivra les Circuits de Montcalm, Berthier et L'Assomption.

P. ST. JEAN, Marchand de Chaussures RUE MANSEAU — JOLIETTE

J. B. BASINAIS, Marchand de meubles Coin des Rues St Barthélemy et De Lanaudière JOLIETTE

J. B. LAURION, Plombier et Ferblantier Rue Manseau (A l'Enseigne du Castor et du Mai) JOLIETTE

LA VOIX DE L'ÉCOLIER paraît le 1er. et le 15 de chaque mois pendant l'année scolaire.

ABONNEMENT \$1.00 [invariablement payable d'avance]

Toutes les communications et correspondances doivent être adressées FRANCO à la Rédaction de la *Voix de l'Écolier*, Collège Joliette.

On exécute à ce Bureau toutes espèces d'IMPRESIONS aux prix les plus réduits.